

OLIVIER NOREK



CODE 93

Michel
LAFON

Olivier Norek

CODE

93



*À ma famille, ceux qui me font tenir droit.
Martine, Claude, Victor, Corinne et Bruno.*

Prologue

Mars 2011

La taille pouvait correspondre. L'âge certainement. Quant au physique, il était difficile d'être affirmatif. Le vieux Simon décrocha son téléphone et, avec toutes les précautions nécessaires pour ne pas faire naître trop d'espoir, annonça :

– J'ai peut-être une piste.

À l'autre bout du fil, la voix de la vieille dame ne se fit pas plus forte qu'un souffle.

– Camille ?

– Sans certitude, madame.

Avant de raccrocher, Simon indiqua à son interlocutrice l'heure et l'adresse du rendez-vous, à la morgue de l'Institut médico-légal de Paris.

Découverte à moitié nue, sans vie et sans identité dans un squat de la commune des Lilas, en Seine-Saint-Denis, elle devait avoir vingt ans. Au maximum. À l'autopsie, le docteur Léa Marquant l'avait entaillée de la base du cou au pubis, d'un trait de scalpel, sans forcer plus qu'une caresse. Dans son corps ouvert se lisaient les effets d'une consommation abusive de drogues et d'alcool ainsi que le résultat de relations sexuelles si violentes qu'on ne pouvait les imaginer consenties. Jamais auparavant dans sa carrière de médecin légiste elle n'avait utilisé l'expression de « délabrement périnéal massif ». Comment en était-on arrivé là ? Quelles barbaries avait-elle dû subir pour qu'il n'y ait littéralement plus de paroi entre le vagin et l'anus ?

Dans les siennes elle avait pris ses mains salies, frôlé ses cheveux puis passé le bout des doigts sur les blessures de son visage. Elle avait regardé alentour, car ces choses-là ne se font pas. Elle avait ôté ses gants en latex et recommencé les

mêmes gestes. Elle s'était laissée aller au pire des maux de son métier, l'empathie.

Alors quand, au hasard de sa lecture, elle avait vu quelques jours plus tard sur l'agenda de l'IML¹ qu'une reconnaissance par un membre de la famille était prévue, Léa Marquant avait voulu en assurer le déroulement. Rien n'obligeait la légiste mais elle y tenait. Pour elle. Et pour *Elle* aussi.

À la levée du drap, les réactions sont diverses et imprévisibles. De la souffrance aphone qui pénètre et enlève toute force à ne pouvoir que se laisser choir, à moins que ce ne soit juste le sol qui s'ouvre sous les pieds. De la rage vengeresse qui ne sait que refuser et cherche une cible pour tirer à boulets rouges. De la peine larmoyante et bruyante jusqu'à l'agacement. Du calme impassible qui augure des plus gros orages.

La légiste vit arriver les trois visiteurs. Elle ne reconnut aucun d'entre eux et déduisit que celui qui dépassait les autres d'une tête et demie, avec ses allures de catcheur à la retraite, devait être le flic du SDPJ². Il économisa ses mots.

– Lieutenant Mathias Aubin.

– Bonjour, lieutenant. Docteur Marquant. Le capitaine Coste n'aime plus notre service, ou vous êtes puni ?

– Juste une affaire que je voudrais terminer. Le capitaine m'a chargé de vous saluer.

Elle ferait avec. Dommage, elle préférerait Coste, plus discret avec son regard bleu un peu triste.

Elle se présenta à la famille. Tout d'abord à la vieille dame en fauteuil roulant puis au jeune homme qui le poussait, les invitant à la suivre jusqu'à la morgue. Le flic leur emboîtait le pas, silencieux comme une ombre.

Ils s'enfoncèrent dans les sous-sols de l'IML et elle ouvrit les portes d'une grande pièce, froide et silencieuse, comparable à une salle des coffres, faite de rangées de portes carrées d'environ soixante-dix centimètres de largeur. Chacune donnant sur une vie, une histoire et une fin. En quelques cliquetis de verre les néons éclairèrent la morgue. Elle vérifia dans son dossier le numéro d'enregistrement et, parmi les quatre cent cinquante cases de froid présentes, ouvrit la porte contenant le corps 11-1237. Elle tira la table roulante, révélant une forme humaine sous un drap blanc.

Du regard elle interrogea la famille et crut déceler de l'appréhension dans leurs yeux. Elle retint son mouvement un instant, la main posée sur le tissu, puis elle baissa doucement le linceul de manière à ne montrer que le visage abîmé.

Le flic imposant qui les accompagnait avait tenté de les prévenir quelques minutes plus tôt. Le corps qu'ils allaient voir était celui d'une toxicomane qui avait peut-être été leur fille et leur sœur mais qui avait certainement changé, vieilli et s'était usé dans un mode de vie marginal. Il avait volontairement choisi de passer outre aux sévices sexuels, ces précisions ne s'imposaient pas tant qu'ils ne l'avaient pas formellement reconnue. Cependant, aucun avertissement ni aucune préparation n'aurait pu leur éviter le haut-le-cœur qui les saisit lorsque le visage fut découvert.

Prisonnière de son fauteuil roulant, la mère poussa de ses bras sur les accoudoirs et comme elle put sur ses jambes fragiles afin de se donner un peu de hauteur. Sa voix, autoritaire et malgré tout perceptiblement blanche assura qu'il ne s'agissait pas de sa fille. Le fils n'émit pas un son. La figure était si tuméfiée qu'une possibilité d'erreur restait envisageable. La légiste abaissa alors totalement le drap sur un cadavre tacheté d'hématomes, de griffures, de plaies mal cicatrisées en croûtes brunes et de traces du passage d'un millier de seringues dans des cratères noircis et infectés. La vieille dame enserra dans sa main celle de son fils et, d'une voix plus assurée, comme résignée, affirma de nouveau que la personne allongée devant eux n'était pas leur Camille. Toujours à son côté, le fils avait entrouvert les lèvres sans poursuivre la phrase qu'il s'apprêtait à formuler et seul un soupir s'en échappa.

Le docteur Léa Marquant savait que l'éventail connu des réactions possibles devant un cadavre était infini. Toutefois elle ne put s'empêcher de recouvrir prestement le corps nu que ce jeune homme fixait avec un grain de quelque chose de malsain. D'autant plus qu'il assurait ne pas le reconnaître.

En retrait, le flic sortit de sa mallette un procès-verbal, cocha la mention « reconnaissance négative » puis le fit signer aux deux visiteurs. Il avait pourtant espéré pouvoir donner une famille à cette anonyme. Il se proposa ensuite de les raccompagner, ce qu'ils refusèrent poliment.

Une fois dans le taxi qui les conduisaient à leur domicile, dans les hauteurs de Saint-Cloud, ils n'échangèrent aucun mot. La mère se refusait à toute culpabilité. Elle avait agi pour le bien de la famille, quitte à devoir le payer de son âme si un dieu, un jour, venait à le lui reprocher.

Recroquevillé, le fils s'était concentré sur sa respiration. Il redoutait de se vider entièrement sur les sièges en cuir à chaque virage du taxi. Le cœur posé sur les lèvres, il sentait son énergie le quitter, les extrémités de son corps envahies par un fourmillement, de ceux qui précèdent les malaises. Il partit une seconde ailleurs et mit un moment à se souvenir où il était et ce qu'il y faisait.

Camille. Il l'avait reconnue lui aussi. Sa Camille. Sa presque sœur. Il l'avait reconnue et s'était tu.

- [1. Institut médico-légal.](#)
- [2. Service départemental de police judiciaire.](#)

PREMIÈRE PARTIE

« C'est pas Hollywood, ici, c'est la
Seine-Saint-Denis. »

Commandant M.C. Damiani

Mercredi 11 janvier 2012

Coste ouvrit un œil. Son portable continuait à vibrer, posé sur l'oreiller qu'il n'utilisait pas. Il plissa les yeux pour lire l'heure. 4 h 30 du matin. Avant même de décrocher, il savait déjà que quelqu'un, quelque part, s'était fait buter. Il n'existait dans la vie de Coste aucune autre raison de se faire réveiller au milieu de la nuit.

Il but un café amer en grimaçant, adossé à son frigo sur lequel un Post-it « acheter du sucre » menaçait de se décoller. Dans le silence de sa cuisine, il scruta par la fenêtre les immeubles endormis. Seule lumière de son quartier, il se dit qu'il lui revenait ce matin d'allumer la ville. Il vérifia son arme à sa ceinture, enfila un pull et un manteau noir difforme puis empocha ses clés. La 306 de service craignait le froid et refusa de démarrer. Ce matin, Victor Coste et elle en étaient au même point. Il patienta un peu, alluma une cigarette, toussa, essaya de nouveau. Après quelques à-coups, le moteur se réchauffa et les rues vides lui offrirent une allée de feux rouges qu'il grilla doucement jusqu'à s'insérer sur la route nationale 3.

Quatre voies grises et sans fin s'enfonçant comme une lance dans le cœur de la banlieue. Au fur et à mesure, voir les maisons devenir immeubles et les immeubles devenir tours. Détourner les yeux devant les camps de Roms. Caravanes à perte de vue, collées les unes aux autres à proximité des lignes du RER. Linge mis à sécher sur les grillages qui contiennent cette partie de la population qu'on ne sait aimer ni détester. Fermer sa vitre en passant devant la déchetterie intermunicipale et ses effluves, à seulement quelques encablures des premières habitations. C'est de cette manière que l'on respecte le 93 et ses citoyens : au point de leur foutre sous le nez des montagnes de poubelles. Une idée que l'on devrait proposer à la capitale, en intra muros. Juste pour voir la réaction des Parisiens. À moins que les pauvres et les immigrés n'aient un sens de l'odorat moins développé... Passer les parkings sans fin des entreprises de

BTP et saluer les toujours mêmes travailleurs au black qui attendent, en groupe, la camionnette de ramassage. Tenter d'arriver sans déprimer dans cette nouvelle journée qui commence.

Pantin. 5 h 15

Entrepôts désaffectés du canal de l'Ourcq. S'étalant sur des milliers de mètres carrés comme un village abandonné, ils recevaient tous les ans la promesse d'être détruits. Une série de hangars vides, qui accueillait dans les années 1930 le chargement des péniches de commerce empruntant le canal. De cette période ne subsistait qu'un monstre de fer rouillé, avec ses portes condamnées et ses fenêtres brisées.

Une fine pluie achevait de rendre l'endroit inhospitalier.

Coste souleva le ruban jaune « Police » du périmètre de sécurité destiné à écarter, à cette heure, d'improbables badauds. Il sortit sa carte qu'il présenta aux policiers en tenue. Ronan, le motard de son équipe, écrasa sa cigarette et le salua en lui tendant une Maglite. Il maugréa un « salut » en réponse, puis dirigea le faisceau de lumière sur la porte en fer rouillé qui le séparait de la scène de crime.

Ils la poussèrent à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'elle cède dans un long grincement. Coste s'avança, suivi par son équipier. Il emprunta un escalier, assez raide pour lui rappeler qu'il avait bientôt quarante ans, et se retrouva dans une pièce que l'obscurité rendait infinie. Il braqua sa torche qui ne révéla que les poussières en suspens. Un policier sortit de nulle part.

– Vous êtes de la PJ ?

– Capitaine Coste. Vous me racontez ?

Tout en lui indiquant le chemin, le flic commença :

– C'est le vigile, enfin, le chien du vigile qui s'est mis à gueuler. Alors il a levé son cul et il est allé voir.

Il fit un écart.

– Attention ! Là, y a un trou. Bon, donc il est allé voir et il l'a trouvé lui, là, mort...

Ronan reconnut à voix basse qu'il s'agissait là d'un très bon résumé, très instructif. Le flic le prit mal et quitta les lieux. Coste et son équipier se

retrouvèrent seuls, face à un géant noir. Assis à même le sol, comme affalé sur lui-même, les bras le long d'un corps qui devait approcher les deux mètres, tête baissée. Sur son pull au blanc éclatant, centrés au milieu de la poitrine, trois trous béants, largement tachés de sang noirci.

Les deux policiers restèrent un instant silencieux devant le cadavre avec cet étrange sentiment d'être plus vivants que d'habitude.

– Ronan, tu récupères le flic que tu m'as énervé, tu te débrouilles pour qu'il nous fasse un P-V un peu plus détaillé et tu passes sur les ondes qu'on a besoin de l'Identité judiciaire et d'un médecin. Tu leur demandes aussi des lampes sur pieds. Puissantes.

Une interminable rallonge serpentait le long de l'entrepôt pour alimenter les deux halogènes braqués vers le corps inerte. Sam, la dernière recrue de Coste, trafiquait les spots pour ajuster leur hauteur. Un peu trop maigre et fragile d'apparence, il donnait l'impression d'être entré dans la police par erreur. Ou par hasard. Juché sur deux grandes jambes inutiles, il regardait partout. Partout sauf vers le cadavre aux proportions démesurées, éclairé comme une rock star, et criblé de balles.

– T'as une petite mine, Sam. T'as pas l'air dans ton assiette.

– Je t'emmerde, Ronan, je t'emmerde et j'ai la gerbe. Sérieux, Coste, tu sais que j'aime pas ça. Je peux pas aller voir si y a de la vidéosurveillance quelque part ou bien me faire l'enquête de voisinage, chercher des cafés ? Je m'en fous, n'importe quoi...

– Vidéosurveillance, ça me paraît bien. Fais jusqu'aux rues voisines. Ronan, tu prends ta moto et tu l'accompagnes. On va partir du principe habituel que le ou les auteurs ont essayé d'être futés et qu'ils n'ont pas buté leur type à côté de chez eux. Trouvez tous les accès possibles. On cherche une bagnole. Un Black de cette taille ça se porte pas sur le dos, on cherche une bagnole, une camionnette, un véhicule quoi.

Coste attrapa sa radio.

– Aubin, t'en es où ?

L'immense bâtiment en fer rendait la réception désastreuse et une voix grésillante dégueula une réponse inaudible. Coste regarda sa radio et tenta de se rappeler un jour où elle avait fonctionné correctement. Il prit son portable.

– Aubin, t'en es où ?

– Sur la route avec le doc' de garde, on est à trois minutes, il termine sa nuit à côté de moi.

L'équipe de l'Identité judiciaire avait réquisitionné les lieux. Les flashes crépitaient autour du cadavre, révélant par éclairs la scène en couleurs vives. Prélèvements biologiques, placement sous scellés de tous les mégots de

cigarettes, bouteilles et débris divers que le sol d'un hangar désaffecté peut accueillir. La routine. Les effectifs de la Scientifique, en combinaison stérile blanche, bouche et cheveux soigneusement masqués pour éviter toute contamination des échantillons par leur propre ADN, assuraient un ballet organisé, ignorant le géant au centre de leurs opérations et les raisons pour lesquelles il s'était fait buter un matin de janvier.

L'un d'eux éteignit les deux halogènes et contrôla les contours de la scène au Crimescope. Il rechercha des traces de sang ou de tout autre fluide biologique, passant sur chaque centimètre carré la lumière bleutée. Il passa ensuite au révélateur Blue Star en brumisant le produit sur un étroit périmètre autour du cadavre ; sans succès, la pièce resta plongée dans le noir. Le responsable de la Scientifique, un type à grosse barbe affichant l'air d'un prof à l'ancienne et que ses propres collègues surnommaient « Don't touch », s'adressa à Coste.

– Pas de réaction luminescente, pas de sang. Ton gars est pas mort ici, on l'a juste déposé. Maintenant c'est bon pour nous, vous pouvez mettre vos pattes partout, on a terminé.

Alors que les techniciens refermaient leurs mallettes, Aubin gara sa voiture à côté de l'entrepôt et réveilla le médecin qui ronflait la bouche ouverte.

– On est arrivé, Doc.

Sans même ouvrir les yeux, celui-ci commença à râler.

– Tout ça pour me taper un cadavre, vous faites vraiment chier.

– Tu parles aussi mal qu'un flic, Doc.

Quand Coste aperçut Mathias Aubin, il pensa d'abord qu'il avait perdu le médecin en route, avant de le découvrir caché derrière lui. Aubin ferait de l'ombre à n'importe qui. Une armoire normande, haute et droite comme un immeuble, surmontée d'une gueule cassée et fatiguée, avec un air de Lino Ventura dès qu'il s'énerve. À leur première rencontre, il n'aurait jamais parié que cet homme deviendrait l'un des seuls à avoir sa confiance. Dix ans de 93, avec toutes les merdes que ça implique. Aubin salua Coste de sa voix éraillée.

– Salut Victor.

– Bonjour Mathias. Bonjour Doc.

– Alors il est où, votre bonhomme ?

– C'est le seul type mort de la pièce, on vous a mis des halogènes tout autour pour pas que vous le ratiez.

Le médecin s'accroupit devant le cadavre avant de réaliser que même assis, le géant le dépassait.

– Il est grand, dites...

– On s'en fout, c'est savoir s'il est mort qu'on veut.

Le toubib reprit un ton professionnel.

– Eh bien, il l'est. Mort réelle et constante, plusieurs traces d'impact de balles sur son pull, les causes de la mort ne semblent donc pas naturelles. J'émet un obstacle médico-légal¹ pour que vous puissiez aller le charcuter à l'autopsie. Pas question de mettre les doigts dessus, il est trop tôt pour ça, je retourne me coucher. Vous enverrez la réquisition judiciaire à mon service.

Le médecin fit demi-tour mais trouva Aubin en travers de sa route.

– Tu vas quand même lui regarder le pouls, histoire d'être sûr, non ?

– Putain, y a trois gros trous sur un pull imbibé de sang et ça fait plusieurs heures qu'il est immobile, ça vous suffit pas ?

Aubin ne bougea pas, convaincant. Le médecin enfila une paire de gants latex et posa deux doigts au niveau de l'aorte.

– Rien, aucun battement. C'est bon ? Je peux y aller ou vous voulez aussi que je vérifie s'il a tous ses vaccins ?

Aubin le raccompagna à l'extérieur alors que Coste composait le numéro de la permanence du tribunal pour briefer le magistrat d'astreinte.

– Aucun document sur lui, découvert ce matin à 3 heures par le vigile, abattu à l'arme de poing probablement. Le médecin nous a accordé un obstacle médico-légal, vous n'avez plus qu'à prescrire une autopsie... merci... on vous tient au courant dès qu'il y a du neuf.

Coste raccrocha en observant les pompes funèbres qui zippaient avec difficulté le corps immense dans un sac noir un peu trop court. Des macchabées, Coste en avait tellement vu qu'il aurait pu se taper une crème glacée pendant n'importe quelle autopsie, c'est donc sans grande émotion qu'il regarda s'éloigner sa nouvelle enquête, emballée pour la morgue.

¹. L'obstacle médico-légal est émis en cas de mort violente, inconnue ou suspecte. Il entraîne généralement une autopsie, tout du moins un examen externe du corps par un médecin légiste, dans le but de découvrir l'origine du décès.

Le docteur Léa Marquant, médecin légiste de l'Institut médico-légal de Paris, restait une énigme pour Coste. Fille du directeur d'une clinique privée parisienne, elle préférait vivre avec les morts plutôt que de subir les jérémiades des vivants. Coste ne la connaissait qu'en blouse blanche, les cheveux auburn tirés en arrière, les yeux vert pâle derrière une paire de lunettes fines et rectangulaires, le visage innocent et souriant, en totale contradiction avec sa capacité à scier un crâne en moins d'une minute et à prendre des intestins à pleines mains. Il se demandait donc souvent à quoi elle pouvait ressembler avec les cheveux détachés et un peu moins de sang sur ses fringues.

La particularité de leur relation voulait qu'ils ne se croisent qu'à la suite d'une mort suspecte et, à cette occasion, Coste en profitait pour vérifier discrètement l'absence d'une bague qui aurait pu apparaître à son doigt.

Ce matin, ils marchaient côte à côte dans l'un des longs couloirs de l'IML.

– Il a une histoire, votre client ?

– Ouais, l'histoire d'un type retrouvé mort ce matin dans un entrepôt avec trois balles au niveau de la poitrine.

– Un règlement de comptes ?

– Pourquoi pas. Le reste, c'est à vous de me le raconter.

La légiste glissa son badge de sécurité sur le verrou magnétique de la salle d'autopsie.

Le corps du géant avait viré au gris sous la lumière froide des néons. Ses pieds dépassaient de la table d'opération. Léa Marquant remonta son masque chirurgical, puis après quelques secondes de silence, prit une série de clichés.

– Bien, commençons par découper ses vêtements et voyons les dégâts des coups de feu.

Elle souleva une partie du pull gorgé de sang et le découpa du bas jusqu'au col. Sans la quitter des yeux, Coste sortit son baume du tigre qu'il s'appliqua sur la lèvre supérieure. Dans dix minutes, l'atmosphère serait irrespirable.

Elle décolla sans effort le vêtement de la peau. Plusieurs fois, elle passa la main sur la poitrine intacte du mort, incrédule. Aucun impact de balle. Pas la moindre plaie.

– Il guérit vite, votre type.

Coste s'approcha. Constata. Soupira longuement. Regarda la légiste. Il était emmerdé. Alors il fit comme d'habitude. Au plus simple.

– Trois trous sur le pull, pas de plaies correspondantes, on lui aurait mis un pull...

Puis il poursuivit pour lui-même son raisonnement en silence.

– Je déteste ça, ronchonna Léa Marquant.

– Vous dites ?

– Vous commencez à vous lancer dans une hypothèse et vous la terminez dans votre tête.

– Pardon. Je me disais que si notre inconnu n'était pas mort par balle, vous alliez devoir trouver une autre cause de décès... et moi, j'allais devoir enquêter sur un pull.

Elle acheva d'ôter le reste des vêtements et prit une nouvelle série de photos.

Paisible. C'est la sensation qu'il donnait, les yeux fermés, entièrement dévêtu.

Pourtant, la nuit n'avait pas dû l'être tant que ça, paisible. Entouré près de cent fois avec de la ficelle, juste à sa base, son pénis donnait l'aspect d'un légume noir et flétri. La légiste s'y arrêta, se rapprocha et réajusta ses lunettes protectrices.

– Victor, je crois qu'il lui manque les couilles.

Elle se reprit, dans un registre plus approprié.

– Incision chirurgicale, ablation des testicules après ligature. Il n'a pas dû aimer, les blessures sont visiblement ante mortem. C'est confirmé par l'utilisation de ce qui m'apparaît comme de la ficelle à rôti, à la base du pénis, à la manière d'un garrot.

– Ça ne confirme rien, ça précise.

– C'est-à-dire, Sherlock ?

– Que non seulement on voulait qu'il soit vivant pendant qu'on les lui coupe, mais aussi qu'il reste en vie après. Ça précise.

Un coin de sa lèvre remonta dans un sourire discret, elle aimait l'esprit vif du flic. Elle continua à inspecter chaque centimètre carré, puis le retourna avec l'aide de Coste.

– La rigidité cadavérique est installée sur la totalité du corps, bien que encore légèrement souple ; la mort ne remonte pas à plus de 6 heures. Décroissance mortelle cadavérique, le corps est un peu froid. Je ne vois pas de plaies, ni autre altération visible. Je vais chercher d'éventuelles ecchymoses sous-cutanées.

Elle fit rouler près d'elle la table des instruments et choisit un scalpel. Elle appuya sa main sur le mollet gauche et entailla profondément la peau et la chair sur toute leur longueur. Le muscle s'ouvrit largement, comme une fleur rouge.

Dans l'indifférence générale, le géant, le visage écrasé contre la table, ouvrit grand un œil.

– Je ne vois rien de particulier, pas de traces de coups.

La légiste se pencha et attrapa fermement l'autre mollet pour l'inciser d'un même geste, rapide et précis.

Dans une plainte aiguë et assourdissante, le mort se redressa sur ses coudes. Coste et la jeune femme se figèrent. Il tordit son cou vers l'arrière et regarda ses deux mollets ouverts, avant de tourner la tête vers l'homme et la femme, qui restaient sidérés devant lui. Il tenta de se lever et ne réussit qu'à s'effondrer en renversant les tables chargées d'instruments et de bocaux dans un fracas de métal et de verre brisé. Tombé lourdement au sol, il s'empara du premier scalpel à portée de main et le brandit devant lui. Coste sortit son arme, se plaça devant la légiste et le pointa, juste au niveau de l'épaule.

Incapable de se mettre debout, l'homme recula sur le carrelage blanc et sang en poussant péniblement sur ses mains, jusqu'à s'encaster dans un coin de la pièce, le scalpel toujours dressé. Il tremblait, le regard vide se posant au hasard. Coste se sentit ridicule de braquer un homme en état de choc et rengaina son arme.

– Putain, il guérit vraiment vite, votre type, Coste.

Station Quai de la Rapée, sur les rives de la Seine, à quelques mètres de l'Institut médico-légal

Le métro charrie son flot d'usagers bien vivants qui passent devant ce bâtiment de briques rouges, ignorant les cadavres qui attendent à la morgue le moment de se confier une dernière fois. Parfois, à cette station uniquement, un relent particulier flotte dans l'air. Seuls les flics et les médecins sont capables de l'identifier. L'odeur de la mort. Incrustée dans la mémoire comme un warning. La thanatomorphose dans sa ronde immuable. Mort, refroidissement, rigidité, déshydratation, lividité, décomposition.

Certains animaux, dès leur naissance, se plaquent au sol pour se cacher dans les herbes et se soustraire à d'éventuels prédateurs. C'est inné : l'instinct de survie.

En respirant l'odeur de la viande avariée, mêlée de sang et d'excréments, notre inconscient identifie immédiatement une puanteur inévitable, inoubliable. C'est inné : l'instinct de mort.

Accoudé à la balustrade en pierre du pont Morland qui jouxte l'entrée de l'IML, Coste se perdait dans le vert sale de la Seine. Des mouettes au plumage crasseux se disputaient quelques détritiques ballottés par le fleuve. Il repensa à la mise en scène des usines de Pantin et au mal que s'était donné un esprit malade, assez retors pour émasculer sa victime avant de lui enfiler un pull criblé de balles et de l'envoyer se faire charcuter à l'autopsie.

Un meurtre, c'est un coup de couteau, un coup de feu ou un bon swing de barre de fer. Du spontané, fait à la hâte, avec un minimum de préméditation. Un meurtre, c'est souvent bâclé. Surtout pas théâtralisé.

Derrière tout ça, Coste sentait venir les ennuis.

Une ambulance tenta un créneau pour se garer à cul devant les portes de l'IML. Pour la seconde fois, le corps du géant passa devant lui, un peu moins mort, un peu plus perfusé, en direction de l'unité médico-judiciaire de l'hôpital

Jean-Verdier à Bondy. Coste jeta sa cigarette qui tournoya au ralenti avant de s'éteindre en touchant l'eau. Il sortit son portable et résuma à Aubin le tour particulier que venait de prendre l'enquête.

– Tu me mets un planton devant sa chambre jusqu'à son réveil. Je prends ses fringues, et ses prélèvements, et j'envoie le tout pour une comparaison ADN. J'ai peu d'espoir mais je doute que le sang sur le pull soit le sien.

– Une deuxième victime ?

– Un bon début d'année.

Coste remonta dans sa voiture. À travers les portes vitrées de l'IML il aperçut la légiste, un café à la main. Dans l'autre, quelques pièces qu'elle enfournait nerveusement dans le distributeur de confiseries. Elle venait d'ouvrir un type vivant, ça vous bouscule un quotidien. Elle allait certainement avoir du mal à s'expliquer.

Il aurait dû aller la voir. Lui parler. S'excuser.

Mais de quoi ?

Il soupira et démarra.

Bobigny. Hôtel de police

Un labyrinthe rectangulaire de verre et de métal sur deux étages, abritant en son centre un long jardin clos. Au rez-de-chaussée, le commissariat et la délinquance quotidienne, presque habituelle. Au premier étage, la Sûreté départementale en charge de la moyenne délinquance. Plus on s'élève et plus la criminalité s'accroît pour enfin arriver au dernier niveau du bâtiment.

Service départemental de police judiciaire de Seine-Saint-Denis. SDPJ 93.

Aile nord, les bureaux des groupes stupés avec cette constante odeur de cannabis émanant des dernières saisies. Horaires décalés, gueules fatiguées, look à la limite du SDF, à ne plus reconnaître le flic de son indic. Plus loin, la Financière, un peu plus feutrée, un peu plus classe, les seuls chez qui on peut trouver du thé, avec leurs dossiers d'infractions économiques de plusieurs tomes de milliers de pages comme seule déco. Au fond, la Section enquêtes et recherches, toujours en effervescence. Spécialisée dans les viols et les enlèvements, à finir un dossier quand deux autres s'ouvrent.

Aile sud, le Groupe de répression du banditisme et leur drapeau à tête de mort. Ici, les braquages se font au fusil d'assaut comme au lance-roquettes. Il faut avoir un grain pour en faire son quotidien. Alors la tête de mort comme mascotte, ça se justifie presque. Enfin, les deux groupes Crime où tous les homicides du 93 atterrissent. Six bureaux séparés par un vestiaire privé, où les vêtements ensanglantés des dernières victimes attendent de sécher pour être placés sous scellés. Le vestiaire étant généralement plein, il n'est pas rare que les flics étendent à leur fenêtre les pulls lacérés ou les jupes déchirées.

Longer les couloirs d'une PJ, c'est faire face à ce que l'homme recèle de pire en lui.

Juste en face de l'hôtel de police, à une dizaine de mètres, sur cinq étages et trois sous-sols, le tribunal de grande instance de Bobigny, dans une architecture contrariée de type accumulation de Lego.

D'un côté la Police, de l'autre la Justice. Côte à côte, en plein milieu du 93, faisant face à des vagues de cités à perte de vue, comme deux navires de guerre.

Derrière la porte du bureau « Groupe crime 1 », Coste alluma son ordinateur. L'icône de sa boîte mail faisait des bonds. Les empreintes avaient trouvé leur propriétaire. Il se connecta sur le serveur commun, entra dans la base de l'Identité judiciaire et lut à voix haute le rapport d'identification à l'intention d'Aubin.

– Je sais pas si tu vas être sensible à l'ironie, mais notre géant s'appelle Bébé. Bébé Coulibaly, né en 1985... Ça lui fait vingt-sept ans. Il a un « dom' » dans la cité Paul-Vaillant-Couturier à Bobigny.

Assis derrière un bureau perpendiculaire au sien, Aubin maltraitait son clavier, en réponse aux informations reçues, pour fouiller les fichiers police.

– Je l'ai. Bébé Coulibaly. Pas de fiche de recherche, pas de voiture, pas de permis. Par contre, il a un beau palmarès au STIC¹. Je te passe les écarts de jeunesse, on est sur du vol à main armée les premières années de sa majorité et il se spécialise dans les stupés à partir de 2005. Il fait deux ans à Fleury pour trafic, il sort en 2008 et disparaît des radars jusqu'en 2010, date à laquelle il s'offre un come-back remarqué... Une accusation de viol qui s'est terminée par un retrait de plainte. Du classique.

– Beau client. Reste à savoir ce qu'il va bien vouloir nous dire quand il se réveillera. En attendant, tu commences un SALVAC².

Aubin se renfrogna. De façon assez arbitraire, il avait été nommé référent du programme SALVAC par leur chef de section, elle-même en ayant reçu l'ordre du commissaire divisionnaire Stévenin, qui avait certainement dû obéir à un type d'en haut, avec costard sur mesure.

Le SALVAC est une des plus puissantes bases de données sur le crime. Il compile, analyse et recherche des liens pour identifier des similitudes entre les enquêtes. Modes opératoires, lieux, dates, infractions, descriptions et profils psychologiques d'auteurs connus. Si les faits semblent venir du même auteur ou de la même organisation criminelle, les enquêtes en cours sont réunies et le magistrat autorise leur transmission au service de police le plus compétent. Inventé et utilisé par les Canadiens depuis plus de vingt ans, le SALVAC a finalement débarqué en France en 2005 et pour le 93 c'est Mathias Aubin qui s'y colle, en essayant d'assurer comme il peut.

Il alluma le logiciel. SALVAC lui souhaita la bienvenue. Il entra son matricule et son code d'accès. L'écran tressauta, puis l'interface l'identifia. AUBIN Mathias – MLE 46556X – SDPJ 93.

– OK ! J’ai entré le mode opératoire et les premières descriptions... Si ça matche avec une autre affaire, les analystes nous le diront demain.

Sam et Ronan entrèrent dans le bureau en poursuivant une conversation animée, de laquelle ressortait l’idée que rouler à moto à plus de 140 km/heure sur le périph’ était une vraie connerie, et qu’à cette vitesse il était vraisemblable que même un droïde aurait du mal à éviter l’embardée d’une voiture. Ils s’affalèrent tous les deux dans le vieux canapé rouge, face aux bureaux d’Aubin et du capitaine Coste.

– On n’a rien. Pas de vidéosurveillance et pas de témoin.

Sam poursuivit :

– D’un autre côté... dans des usines désaffectées et en pleine nuit, ça aurait été surprenant. J’ajoute aussi que Ronan conduit comme un connard et que je ne monte plus avec lui à moto. À cette vitesse, même un droïde...

– Mais putain, c’est quoi ton truc avec les droïdes, depuis ce matin ? Au lieu de faire le malin, parle-leur plutôt de tes petites recherches de geek.

Un peu gêné, Sam commença.

– Bon, vous allez me prendre pour un ado en manque de sensations mais j’ai cherché sur le Net. Vous savez ce qu’est un zombie ?

Coste s’emporta.

– Tu te fous de moi, là ?

– Attends avant de gueuler.

Il sortit de son sac à dos une tablette tactile puis fit défiler le texte qu’elle affichait jusqu’à trouver le paragraphe souhaité.

– Dans la mythologie vaudou haïtienne, ils sont nommés morts vivants. C’est une croyance qui s’étend de l’Afrique à l’Amérique du Sud. J’ai trouvé ça sur un site qui s’appelle « Dark Refuge ». Le zombie est un pauvre type, victime d’un prêtre vaudou qu’on appelle le Houngan, qui lui refile de la tétrodotoxine. C’est une drogue que l’on trouve dans le poisson-globe ou dans le crapaud des cannes et qui suspend les sensations et les mouvements volontaires, mais le zombie reste conscient et continue d’entendre ce qui se passe autour de lui. Il est enterré, puis exhumé et grâce à un antidote il sort de sa léthargie pour être réduit en esclavage. L’auteur du site continue en disant qu’au XXI^e siècle existent encore des témoignages relatant des exploitations agricoles qui utilisent ces esclaves zombies.

Peu convaincu, Coste tempéra.

– Si ça te dérange pas, je vais d’abord voir les résultats des prises de sang. Et si on sèche, je te paie moi-même un billet pour Haïti.

Ronan conclut.

– Je participe aux frais.

Coste s'adressa à Aubin qui se marrait comme à contrecœur.

– Ils ne vont pas te manquer, quand tu seras muté à Annecy ?

– Tu sais très bien pourquoi je me barre.

– Je sais, la famille. C'est important, ça.

Aubin le rabroua gentiment.

– Qu'est-ce que t'en sais, toi ?

[1.](#) Système de traitement des infractions constatées. Base de données qui enregistre, entre autres, toutes les infractions sur le territoire national, l'identité des auteurs et celles des victimes.

[2.](#) Système d'analyse des liens de la violence associée aux crimes.

Coste se réservait le droit d'aller seul aux autopsies. Ronan, élément surdoué dans les relations hommes-femmes, avait vite constaté la présence d'une certaine électricité entre son capitaine et la légiste. Affichant un sourire narquois, une main posée sur le combiné qu'il tendait à Coste, il suggéra avec force clins d'œil que le docteur Léa Marquant était à l'autre bout du fil.

– Victor ?

Sans le regarder, Coste montra la direction de la porte et Ronan s'éloigna en traînant des pieds, comme un gamin qu'on envoie au lit avant la fin du film.

– Oui, je vous écoute.

– Deux choses. D'abord, le standard de l'IML est saturé d'appels de journalistes qui veulent en savoir plus sur les revenants. Vous imaginez les emmerdes que je vais avoir avec tout ça ?

– J'en suis désolé, mais je vous assure que la fuite ne vient pas de mon équipe. Je n'aurais jamais permis que ça vous rattrape.

– Je vous crois, en fait je ne suis pas certaine de la discrétion de mes collègues. Mais par-dessus tout... ce sont les journaux de demain qui m'inquiètent. Une publicité calamiteuse pour notre service.

– Et la deuxième chose ?

– Oui, pardon. Il était bourré de barbituriques, votre type. Dans certains cas, ça peut conduire à un coma profond qui se caractérise par la disparition complète de tout signe neurologique ou même par l'absence d'activité cérébrale. Le pouls est plus faible et on peut passer à côté, ce qui pourrait expliquer l'erreur du premier médecin sur place, avec le froid en plus et le probable manque d'attention, vu l'heure et les circonstances. La dose massive de barbituriques retrouvée dans son sang peut provoquer un coma hypertonique, c'est ce que j'ai confondu avec la rigidité cadavérique. Ma première erreur. Ces mêmes médocs induisent aussi une hypothermie, ce que j'ai pris pour la froideur cadavérique. La seconde. Coste, votre cadavre, c'était juste un putain de piège et je suis tombée dedans comme une gosse.

– Si ça peut vous rassurer, vous n’allez pas être la seule à devoir vous expliquer. Arrêtez de culpabiliser, on vous a apporté un type mort et vous avez agi comme d’habitude.

– On ne doit jamais faire une autopsie comme d’habitude. Vous me raconterez la suite, je voudrais quand même comprendre, merde !

Il se demanda si elle jurait autant pendant les repas de famille.

Il répéta dans sa tête la proposition d’un café au calme, puis, incapable de formuler sa phrase, se cacha derrière un « je vous appellerai ».

Comme il s’y attendait, il se fit convoquer par sa chef de section. Pendue au téléphone, le commandant de police M.C. Damiani égrenait les « oui, monsieur » en faisant signe à Coste de s’asseoir. « M.C. » Damiani... Elle signait toujours ses courriers de cette manière. Sans doute pensait-elle que Marie-Charlotte n’était pas un prénom qui convenait au commandement des deux groupes Crime du SDPJ 93. Elle s’arrêta au milieu d’un « bien mons... » puis raccrocha comme on venait de le faire à l’autre bout du fil, sans lui laisser le temps de terminer sa phrase.

Elle se redressa, un peu gênée.

– Vous êtes au courant, pour la presse ?

– Oui.

– Vous savez que ce cas est pour le moins... inhabituel... Le taulier veut des infos au plus vite pour assurer sa com’ auprès du préfet. C’est une très, très mauvaise histoire.

Si ça n’avait tenu qu’à lui, Coste aurait rajouté un « très » supplémentaire. Elle poursuivit.

– Ça fait tache sur le département d’avoir un taré qui s’amuse à torturer sa victime et accessoirement à se foutre de notre gueule. C’est pas Hollywood, ici, c’est la Seine-Saint-Denis.

– Je sais. Vous me dites ça comme si j’y étais pour quelque chose.

– Je vous dis ça pour que vous régliez cette merde au plus vite et qu’on retourne à nos affaires courantes. Je veux du calme dans cette section, pas du cinéma.

Les cheveux blancs coupés court et le visage avouant une cinquantaine bien tassée, Damiani n’aspirait plus qu’à décrocher son grade de commandant à l’échelon fonctionnel pour faire gonfler sa retraite et partir dans la maison qu’elle avait fait construire pour sa famille, quand ce mot avait encore un sens. Elle voulait juste poser son flingue, sa carte de police et ses congés, pour profiter de ce qui lui restait de projets.

L'histoire du Black qui avait décidé de ne pas mourir l'amusait donc modérément.

– Et le sang sur le pull, c'est le sien ou une tuile supplémentaire ?

– On est en attente du labo pour les résultats ADN.

– OK, je vais le booster moi-même, vous aurez une réponse demain. Avant ça, vous vous débrouillez avec ce type dès qu'il se réveille ! J'attends une histoire qui tienne debout et avec un mis en cause s'il vous plaît.

– Comme nous tous, madame.

– Non, Coste, je vous assure, moi plus que vous.

Coste considéra qu'il s'agissait d'une conclusion à leur entretien. Il était à peine levé que Damiani répondait déjà à un autre appel. Elle le retint un instant.

– Vous perdez Aubin et vous gagnez un nouveau lieutenant. Une femme. Je vous ai sorti son CV. Elle est encore trop jeune pour reprendre le poste de référent au programme SALVAC mais le patron se charge d'y coller quelqu'un.

Comme pour parer à toute éventuelle complication à venir, elle crut bon de préciser :

– Victor, vous n'avez pas choisi cette recrue mais c'est pas une raison. Vous êtes gentil, vous évitez de me la déglinguer en trois mois, elle sort à peine de l'École de Police. Disons que je vous la colle à l'essai. Et vous tenez Ronan éloigné, pas d'histoire de cul dans le service, merci.

Dernier étage du paquebot de verre. Dans son bureau, le commissaire divisionnaire Stévenin, chef du SDPJ 93, tentait de se sortir sans trop de dégâts d'une conversation similaire.

– Un certain Bébé Coulibaly, monsieur. Il est sous bonne garde à l'hôpital Jean-Verdier, mes hommes attendent son réveil pour le cuisiner.

– Le cuisiner ? Dites-moi, Stévenin, ce n'est pas déjà fait ?

Le divisionnaire soupira discrètement. Quand le directeur de la Police judiciaire est de mauvaise humeur, la meilleure option est de fermer sa gueule. Il écouta la suite.

– Aucun moyen d'agir discrètement, la presse est dessus, évidemment. La situation est bien trop romanesque pour ne pas inspirer leur plume. Remarquez, je les comprends, ça se passerait ailleurs, cette histoire m'intriguerait presque. Mais là, elle m'ennuie. Vous comprenez ?

– Je comprends, monsieur le directeur.

– Qui est dessus ?

– Coste et son équipe. Avec le lieutenant Aubin qui part demain.

– Je sais. Deux ans qu'on lui tend la même carotte, au bout d'un moment, il faut savoir lâcher.

– Et vous avez déjà pensé à un remplaçant pour le programme SALVAC, monsieur ?

– Évidemment. Si l'on ne devait compter que sur vous... J'ai quelqu'un qui fera l'affaire. Il attend juste qu'on le réactive.

Stévenin mendia presque le reste des informations.

– Je peux me permettre de vous demander qui... que l'idée semble au moins venir de moi.

Le directeur de la Police judiciaire avait la réputation d'être un homme cassant et vexatoire, manipulant l'humiliation, publique parfois, avec une intelligente perversité.

– Malbert. Je vous envoie Lucien Malbert. Mon adjoint lui a déjà expliqué les grandes lignes, je vous laisse l'installer dans votre service, vous aurez

l'impression de participer.